

« Il Barbieri di Siviglia »

Alexandre Lazaridès

Numéro 76, 1995

URI : <https://id.erudit.org/iderudit/27959ac>

[Aller au sommaire du numéro](#)

Éditeur(s)

Cahiers de théâtre Jeu inc.

ISSN

0382-0335 (imprimé)

1923-2578 (numérique)

[Découvrir la revue](#)

Citer ce compte rendu

Lazaridès, A. (1995). Compte rendu de [« Il Barbieri di Siviglia »]. *Jeu*, (76), 190–192.

« Il Barbier di Siviglia »

Opéra en deux actes (1816). Livret de Cesare Sterbini d'après la pièce de Beaumarchais. Musique de Gioacchino Rossini. Mise en scène : Patrice Saint-Pierre ; assistant chef d'orchestre et direction chorale : Jacques Lacombe ; décors et costumes : Robert Prévost ; éclairages : Guy Simard. Interprétation : l'Orchestre Métropolitain et le Chœur de l'Opéra de Montréal, sous la direction de Timothy Vernon. Avec Russell Braun, baryton (Figaro), Claude Corbeil, basse (Basilio), Gaëtan Labbé, baryton (Fiorello), Danièle LeBlanc, mezzo-soprano (Berta), Linda Maguire, mezzo-soprano (Rosina)¹, Vito Martino, ténor (le comte Almaviva), Yves Saint-Amant, basse (l'officier) et Peter Strummer, baryton-basse (Bartolo). Production de l'Opéra de Montréal, présentée à la Salle Wilfrid-Pelletier de la Place des Arts les 8, 10, 13, 15, 19 et 22 avril 1995.

« Juste pour rire »

Il fallait bien qu'un jour ou l'autre on fasse à Montréal de l'opéra « juste pour rire ». L'attente n'aura pas été longue ni vaine, puisque cette production du *Barbier de Séville* vise surtout ce but, que Molière considérait comme bien difficile à atteindre pour « l'honnête homme ».

Le ton est donné dès la première scène. Les musiciens réunis par le comte Almaviva pour donner la sérénade à Rosina se déplacent comme certains personnages de dessins animés, s'agenouillent

1. Linda Maguire chantait en alternance avec Vivica Genaux, mais c'est elle que nous avons entendue le 22 avril.

en groupe compact et se démènent ensuite comme une bande d'enfants indisciplinés. Un peu plus tard, Almaviva et Figaro, pour échapper à Bartolo qui vient de sortir de chez lui, courent se percher sur la fontaine à laquelle ils s'agrippent en prenant des poses de statues. Pour chanter sa sérénade, Almaviva, alias Lindor, donne le dos à la fenêtre où vient d'apparaître sa dulcinée, et c'est Figaro qui lui adresse des simagrées énamourées. Enfin, les deux compères vont se donner le bras pour danser à la mode de chez nous...

Voilà, se dit-on, un comportement qui sied mal à un Grand d'Espagne, d'autant plus que, au lieu d'un hidalgo fringant, nous ne percevons qu'un monsieur de petite taille, mal à l'aise dans ses habits d'époque et dont la voix grêle et aiguë dérange.

Pour Figaro surtout

Ces premières déconvenues faisaient craindre le pire pour la suite, mais une métamorphose s'opère avec l'apparition de Figaro. Russell Braun sait chanter et jouer à la fois. Il rend sympathique l'option grossissante du metteur en scène et, grâce à lui, l'on commence à regarder de façon un peu plus amusée cet étrange *Barbier de Séville*.

De fait, à la scène suivante, qui se déroule dans la maison de Bartolo, et durant laquelle l'ingénieux barbier va nouer l'intrigue en préparant le rendez-vous entre Rosina et Almaviva sous le nez du barbon jaloux, le rythme s'installe. L'arrivée d'Almaviva accoutré en soudard tout à fait éméché démontrait que cet improbable jeune premier ne singeait les séducteurs que « juste pour rire » ! Les jeux de scène, tous gros, sem-



Photo : Yves Renaud.

blent maintenant en accord avec les limites physiques et vocales bien évidentes de l'interprète.

Lors du finale de ce premier acte, dans l'étourdissant « Freddo ed immobile », les personnages, alignés face au public, sont traités comme des pantins, fléchissant le genou et se relevant en alternance, tandis que, rangés au deuxième plan, les brigadiers intervenus pour mettre fin au tapage font chorus. Le tout s'achève dans une cohue indescriptible, d'autant plus qu'on n'entendait presque plus rien de la musique ! Lors de cette représentation, je me suis souvent demandé d'ailleurs s'il y avait un chef qui faisait le pont entre la fosse d'orchestre et la scène...

Effets laborieux

En regard, le deuxième acte est pâle. Les jeux de scène durant la fameuse leçon de musique, donnée à Rosina par Almaviva accoutré en petit maître, sous la surveillance somnolente de Bartolo, sont fortement soulignés tandis que le chant semble y être tenu pour accessoire. L'œil du spectateur doit constamment voyager du fauteuil roulant où trône Bartolo, poussé par Rosina à travers toute la scène, au clavecin devant lequel Almaviva officie de façon débridée et très peu musicale, à l'extrême gauche.

La scène de rasage qui suit est tellement grossière qu'elle en perd tout sens : Figaro projette la mousse dont il recouvre le visage de Bartolo dans toutes les

directions, à grands coups de rasoir, et sa gestuelle est tellement envahissante qu'il devient impossible de regarder autre chose, je veux dire ce qui se passe entre-temps entre Rosina et son amoureux. La surcharge visuelle finit par décentrer la scène et lasser le spectateur. Figaro lui-même semblait peu à l'aise dans ce rôle de plus en plus caricatural et peu convaincu par ses propres pitreries.

Contrepoint visuel

La création d'un rôle entièrement muet est une des surprises agréables de cette production. Il s'agit du serviteur cacochyme de Bartolo, qui se traîne, telle une larve misérable, d'un coin à l'autre et d'un étage à l'autre de la demeure. Imperturbablement indifférent à tout ce qui se passe autour de lui, il semble dépenser une énergie infinie pour faire le moindre pas et finira d'ailleurs par se casser une jambe. Ce personnage crée une sorte de contrepoint visuel à toute l'agitation alentour ; elle en paraît d'autant plus insensée. Durant l'unique aria de Berta, « Il vecchiotto cerca moglie », cette dernière est en train de repasser tout en chantant (elle espère pouvoir épouser Bartolo) et, emportée par ses élans lyriques, dépose son fer sur la main distraite du malheureux serviteur agenouillé près d'elle ; trop dépourvu de forces pour changer de position, il se contorsionne de douleur sans pouvoir proférer un son... et vole en silence la vedette à la chanteuse ! Le public a beaucoup ri, mais je ne sais si le chef-d'œuvre de Rossini y a beaucoup gagné.

Alexandre Lazardès